AVANT-PROPOS

Les textes ici rassemblés ont en commun d'avoir été suscités par le singulier battage médiatique qui a suivi la publication des "révélations" d'un livre étrange, qu'il vaudrait mieux, pour coller à la réalité, qualifier de livre complètement "déjanté". Le titre à lui seul ("*Heidegger / l'introduction du nazisme dans la philosophie*") trahit déjà l'atmosphère de non-sens dans laquelle se meut l'auteur. La *philosophie* est-elle donc pour lui une sorte de "container" neutre, où il serait possible de fourrer à volonté n'importe quelle ordure ?

Et pourtant la réception qu'a reçue ce livre a été largement favorable, aussi bien dans une presse *bien-pensante* qu'à la radiodiffusion d'État. L'étonnant, en l'occurrence, c'est qu'un livre dont le but est explicitement d'obtenir la *mise à l'Index* (!) d'une œuvre philosophique jusqu'ici considérée comme l'une des plus importantes du XXème siècle, n'ait pas été examiné avec soin par ses premiers lecteurs. Ces derniers ne se sont pas même interrogés, par exemple, pour vérifier si l'argumentation censée justifier cette mise à l'écart présentait la moindre garantie de sérieux. L'ouvrage en question a été au contraire salué précipitamment comme s'il était une nouvelle victoire des Lumières sur les ténèbres.

Vers la fin 1906 (après la mémorable empoignade qu'avait sanctionnée l'adoption des lois de séparation de l'Église et de l'État) le Ministre du travail d'alors, René Viviani, dans un grand élan, s'était adressé aux députés du Palais Bourbon en ces termes :

> « *Nous avons dit à l'homme qui s'arrête au déclin du jour, écrasé sous le labeur quotidien et pleurant sur sa misère, nous lui avons dit qu'il n'y avait, derrière les nuages que poursuit son regard douloureux, que des chimères célestes, et d'un geste magnifique nous avons éteint, dans le ciel, des lumières qu'on ne rallumera plus.* » (Applaudissements prolongés à gauche).

Charles Péguy, rapportant cette envolée, se contente de remarquer : "*C'est ici aussi la première fois depuis que le monde existe qu'un romantique nous présente comme étant magnifique un geste qui consiste à éteindre des lumières.*"

S'agissant de Heidegger, la "thèse" est désormais bien plus radicale : il ne saurait même plus être question de lumières chimériques. L'auteur répète, il martèle à longueur de pages que la "pensée" de Heidegger ne fait qu'un avec le nazisme. Aussi la tâche n'est-elle plus d'éteindre des lumières, mais de révéler à quel point l'ensemble du monde savant s'est stupidement laissé gruger en prenant pour lumière quelque chose dont on n'atteindrait pas même la vraie nature en parlant à son propos de *trou noir*. Entre le combat des braves républicains anticléricaux et celui de notre nouveau saint Georges, la différence est de taille : les premiers ne renversaient encore que la "superstition" ; il s'agit à présent de terrasser l'engeance, enfin identifiée, du Mal.

Ce que n'ont toutefois pas perçu les premiers encenseurs du livre (et pour cause !), c'est que cette accusation, en elle-même fabuleuse, s'accompagne d'une "démonstration" singulièrement incongrue. Incongrue, dis-je bien, en ce sens que s'y produit une effarante régression dans la manière de faire apparaître la prétendue culpabilité dont on cherche à accabler l'accusé. Cette régression vers un passé archaïque – mais toujours latent, même à un stade avancé de civilisation, comme l'est le cerveau reptilien – consiste à revenir à un type de mentalité où ce n'est pas ce qu'a fait un homme, mais ce qu'il est – ou ce n'est pas la qualité d'un acte, mais la nature d'un être, qui entraîne condamnation. Dans une société de caste comme était celle des anciens Indiens, les *parias* forment cet ensemble d'êtres qui sont par définition tenus à l'écart de l'humanité. On les appelle aussi les *intouchables* – le moindre contact avec eux (ne serait-ce que visuel) est réputé affecter celui qui le subit d'une souillure dont il aurait impérieusement à se purifier aussitôt.

Que de telles régressions menacent toujours, c'est ce que l'on peut vérifier chaque fois qu'un crime particulièrement odieux est commis. Souvenons-nous ainsi de cette affaire lamentable, il y a quelques mois dans le Nord de la France, où un juge d'instruction un peu trop novice, paraît-il, a fait jeter en prison un certain nombre d'innocents simplement parce que ces derniers étaient soupçonnés de sévices sexuels à l'encontre d'enfants. Dans une telle affaire, ce qui se passe, c'est que l'horreur que suscite la simple idée d'un crime de ce genre vient, par une sorte de choc en retour, accabler celui ou celle qui n'en est que soupçonné ; de sorte que le seul fait de *pouvoir être soupçonné* pèse déjà sur un innocent comme une charge dont on lui demande raison.

Avec le crime sans commune mesure qu'a été le nazisme, la situation est particulièrement favorable pour porter accusation en tirant parti du réel poids d'horreur qui accompagne le *crime contre l'humanité*. Dire de quelqu'un qu'il était nazi, c'est le mettre d'emblée en posture de criminel. Et c'est surtout, dans une inversion caractéristique de toutes les procédures juridiques civilisées, inverser la charge de la preuve : ce n'est plus à l'accusateur de démontrer sans possibilité d'erreur, devant un jury soigneusement recruté pour son impartialité, que l'accusé a commis le crime pour lequel il comparaît ; c'est maintenant à l'accusé de trouver moyen, face à un public monté contre lui, de faire entendre qu'il est accusé à tort.

Dans le livre qui nous occupe, Heidegger est à chaque page désigné comme "nazi". Si l'on examine sur quelle base l'allégation se fonde chaque fois, on ne tarde pas à remarquer l'étonnant cercle vicieux qui en est le ressort : Heidegger est nazi parce qu'il a, pendant quelques mois, soutenu le régime hitlérien ; mais s'il a soutenu ainsi le régime hitlérien, c'est parce qu'il était par avance lui-même nazi.

Le cercle vicieux repose lui-même sur la double acception du terme "nazi", dont il importe par conséquent de lever l'équivoque.

Nazi est à l'origine un sobriquet. Dès le début des années 20, les sociaux-démocrates étaient désignés chez les militants communistes allemands par le sobriquet de "*Sozi*"[1] ; aussi, quand les hitlériens commencèrent à faire parler d'eux, ces mêmes militants communistes forgèrent sur ce modèle le terme sarcastique "*Nazi*" pour se moquer des sympathisants d'Hitler. Mais ce terme qui, au départ, n'était qu'un instrument de l'*agit-prop* communiste, a vu sa signification peu à peu s'étendre pour devenir le pur et simple abrégé du mot "national-socialisme". De sorte que "nazi" a pu s'appliquer d'abord à un "sympathisant", c'est-à-dire à quiconque s'est senti un moment donné en accord avec tel ou tel acte de gouvernement du nouveau chancelier, et ensuite à un individu ayant donné son adhésion pleine et entière à la "doctrine" raciste où se résume pour nous à présent l'essentiel du national-socialisme.

C'est bien un fait que Heidegger, pendant près d'un an, a assuré le régime qui s'était installé fin janvier 1933 d'un soutien appuyé. Si c'était ce fait qui constituait la base de l'accusation, il serait possible de porter à la connaissance de tous ceux que cette affaire intéresse que ce soutien public ne s'étend pas à l'ensemble des mesures qui furent prises dès les premiers mois du régime. Autrement dit, il serait possible de signaler que cet engagement, loin d'être inconditionnel, était au contraire chaque fois motivé par ce qu'à l'époque Heidegger jugeait (à tort ou à raison) comme acceptable. Il serait loisible de discuter, dans un effort soutenu de part et d'autre pour garder raison, de la pertinence ou non de cet engagement. Ce qui, cependant, est avéré, c'est que Heidegger n'a nullement caché (et cela sans attendre la fin de la Seconde Guerre mondiale) que son engagement avait été une grave erreur. J'ai quant à moi, depuis près de quarante ans, écrit en toutes lettres la même chose. Mais comme je tiens compte de ce qui a suivi cet engagement, c'est-à-dire de tout le prodigieux travail d'approfondissement critique qu'a fourni Heidegger dès son

[1] "*Naz*i" est formé de manière analogue à "Sozi" (qui sont les deux premières syllabes du mot Sozialismus) à partir de deux syllabes de : National-Sozialismus. "Sozi", c'est à peu près notre vieux terme populaire "socialo".

désengagement, je puis proposer à l'appréciation de mes lecteurs une thèse absolument contraire à celle du livre en question. Cette thèse contraire peut se formuler comme suit : malgré un engagement résolu en faveur d'un régime dont il n'a malheureusement pas su pressentir le potentiel de nocivité, Heidegger s'en est désengagé, *et il a entrepris une critique fondamentale* de ce qui en fait un régime suprêmement dangereux. En ce sens parfaitement clair, il ne peut pas raisonnablement être accusé de *nazisme* – étant donné que, dans le sens strict où l'on prend ce terme, "nazisme" désigne aujourd'hui sans la moindre ambiguïté l'intention criminelle d'exterminer tout ce qui s'oppose à la domination d'une race prétendument "supérieure".

Cependant, chez qui réagit dans l'optique archaïque de la *contamination*, le temps relativement court de l'erreur politique commise par Heidegger semble néanmoins suffisant pour étayer la version fantasmatique de l'individu souillé une fois pour toute par le Mal, et devenu ainsi une sorte de Nosferatu cherchant à répandre partout sa morsure afin qu'il n'y ait plus au monde que des vampires. Face au nazisme réel et à ses crimes, on ne sait plus trop si c'est par le ridicule ou bien par l'obscène que de telles élucubrations sont odieuses.

Mais tout ne se réduit pas ici à déblatérer contre Heidegger. Le factum en question a une autre fonction, dont nous voyons déjà se dessiner les contours dans les relais médiatiques qui lui font écho, relais qui sont symptomatiquement internationaux. Deux exemples, seulement : dans un quotidien italien par ailleurs apparemment sérieux, le "Corriere della Sera" du 3 juin 2005, on a pu lire comme titre du compte-rendu signé Frediano Sessi : « *Quando Heidegger scriveva discorsi per il Führer* » ("Quand Heidegger écrivait des discours pour le Führer") (Sic !)

Ce qui, dans le livre, ne pointe encore qu'à titre d'hypothèse avancée sous la forme chafouine d'une piste à suivre éventuellement un jour par de nouveaux "chercheurs", est proposé par ce journaliste à titre de fait établi, que des lecteurs mal informés prennent dès lors comme une "révélation", laquelle ne manquera pas de modifier de fond en comble l'*image* qu'ils se faisaient de Heidegger.

En France, dans l'hebdomadaire "Télérama" (n° 2891), c'est le même bobard qui est propagé par la plume de X. Lacavalerie, sous une forme toutefois plus "soft" : "*On sait* (sic !) *que Heidegger était, sinon l'auteur, du moins l'inspirateur direct de certains discours du Führer*".

La propagation, dans des organes de presse différents, de l'"information" (les guillemets s'imposent, car il s'agit bien là, répétons-le en toute netteté, de *diffamation caractérisée*), laisse entrevoir l'objectif de la manœuvre en cours. Comme le disait l'expert toujours incontesté en ces matières que reste Adolf Hitler lui-même : « La propagande doit se limiter à un petit nombre d'objets, et les répéter constamment. »

Ce qui se passe sous nos yeux est une opération de désinformation dont le but est d'asséner comme fait avéré une supputation plus qu'aventureuse.

Machiavel notait déjà en toute sobriété vers le début du XVIe siècle :

> « *Lorsque se produit une erreur dans laquelle tombent tous les hommes, ou la plupart d'entre eux, je ne crois pas qu'il soit mauvais d'y revenir plusieurs fois pour la condamner.* »

C'est ainsi que les textes publiés dans le présent livre se consacrent à la tâche de démasquer ce qu'a de forcené la tentative d'égarement du public qui se produit en ce moment au sujet de la personne et de l'œuvre de Martin Heidegger. Dans notre livre, il est sans cesse fait appel à l'esprit critique du lecteur. *Heidegger, à plus forte raison* invite donc chacun à vérifier rationnellement tout ce qui est avancé – c'est bien le moins que peut demander

l’exercice de l’esprit philosophique.

françois fédier juillet 2005